

Regula Engel, *Die Schweizerische Amazone (1821, 1825, 1828)* : artifices mémoriels et écriture du réel

Isabelle Luciani, UMR 7303 Telemme, AMU, CNRS
Jacques Guilhaumou, UMR 5206 TRIANGLE, ENS-Lyon

Pour l'historiographie francophone, le caractère fictionnel voire apocryphe d'une grande partie des mémoires de Regula Engel est presque une évidence. Lors d'un atelier trilatéral « Villa Vigoni » tenu en 2013, Christine Nougaret a rappelé les raisons majeures d'un tel discrédit¹. Certes, Regula Engel a existé. Née en 1761, elle est morte en 1853 à Zurich ; elle est bien devenue en 1790 l'épouse d'un colonel Florian Engel, qui selon le livre des morts de l'hôpital des bourgeois de Zurich consignait le décès de Regula serait mort à Waterloo². Certes, des mémoires sont bien publiés sous son nom en 1821, puis en 1825 et 1828, sous le pseudonyme *Die Schweizerische Amazone*³. Cependant, bien des événements historiques décrits dans les mémoires n'apparaissent pas dans les archives ou ne peuvent être imputés à Regula, et l'on ne connaît actuellement aucun manuscrit qui permettrait une « critique diplomatique externe⁴ » reconstruisant la genèse du texte et identifiant, avec certitude, son ou ses auteur(s)⁵. Mais il est vrai aussi que toutes les recherches archivistiques sont loin d'avoir été tentées. Aussi, malgré ces réserves, l'historiographie allemande accorde à ces mémoires et au personnage de Regula Engel un crédit bien plus grand, justifié par l'authenticité de nombreux faits et noms, associés à une réelle qualité d'écriture⁶. Les publications de 1825 et 1828, prolongées au-delà de la geste napoléonienne, plaident aussi en faveur d'une

¹ Ateliers Trilatéraux Villa Vigoni « Les écrits à la première personne en Europe de la fin du XV^e siècle au XIX^e siècle. Une enquête au prisme de la recherche allemande, française et italienne » (coord. G. Ciappelli, Università degli Studi di Trento ; F.-J. Ruggiu, Université de Paris-Sorbonne ; C. Ulbrich, Freie Universität Berlin) <http://www.firstpersonwritings.eu/villavigoni/projectvillavigoni.htm>. (2013-2015). Lors de la session de 2013, la séance de travail de l'équipe française sur Regula Engel (Elisabeth Arnoul, Christine Nougaret, Isabelle Luciani, François-Joseph Ruggiu) s'est fondée sur la traduction de 1985 par Jean-Jacques Fiechter (*L'Amazone de Napoléon*, texte trad. et présenté par Jean-Jacques Fiechter, Paris, O. Urban, 1985, rééd. 2006), réalisée à partir de la consultation de chaque édition des mémoires. Christine Nougaret, qui travaillait sur l'approche diplomatique du texte, a souligné les doutes portés en France sur le contenu des mémoires dès l'édition allemande de 1904 (compte rendu d'Arthur Chuquet en 1905 dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, p. 71 ; publication par Léon-Hennet en 1919 de « Femmes soldats dans les armées de la Révolution », *Nouvelle Revue*, n° 40, p. 353, etc. ...). Jean-Jacques Fiechter a poursuivi ce mouvement critique, notamment par ses recherches aux Archives Nationales (Défense).

² Jean-Jacques Fiechter, *op. cit.*, p. 14.

³ Regula Engel, *Lebensbeschreibung der Wittve des Obrist Florian Engel von Langwies..., Zurich, 1821; Die schweizerische Amazone. Abentheuer Reisen und Kriegszüge einer Schweizerin [...] Von ihr selbst beschrieben und herausgegeben von einem ihrer Anverwandten*, St. Gallen, Huber & Comp. 1825 ; Zweiter Theil, 1828. Nous utilisons ici essentiellement l'édition française de 1985 et les éditions de 1825 et 1828, disponibles à la Bibliothèque Centrale de Zürich, dont Jean-Jacques Fiechter a traduit des passages. Cette reconstruction de l'œuvre au fil des éditions, particulière dans l'édition de 1904 comme l'a souligné Jean-Jacques Fiechter, participe à part entière du lien entre mémoire et invention qui confère son statut hybride à la *Lebensbeschreibung* de Regula Engel, à la fois fiction collective et écriture du réel.

⁴ Christine Nougaret, communication citée.

⁵ Un cousin, relecteur, correcteur, copiste – ou davantage ? – apparaît par exemple dès le début des mémoires, qui s'ouvrent ainsi : « L'empereur Napoléon est mort à Sainte-Hélène depuis un mois et nous ne le savions pas ! Aujourd'hui, 14 juin 1821, mon vieux cousin m'a lu la dépêche parue dans la *Neue Zürcher Zeitung*... » (p. 19).

⁶ Claudia Ulbrich, « Von der Amazone zur Mutter courage. Zu den Lebenserinnerungen der Regula Engel », in Barbara Duden, *Karen Hagemann, Regina Schulte, Ulrike Weckel*, *Geschichte in Geschichte: Ein historisches Lesebuch*, Frankfurt am Main, New York : Campus-Verlag, 2003, p. 261-269.

authenticité de l'écriture, en prise avec les difficultés matérielles de l'auteure, dont un portrait paraît avec ces suites⁷.

Ces ajouts, qui paraissent sans grand relief à Jean-Jacques Fiechter, premier traducteur des mémoires en langue française, relèvent effectivement beaucoup moins de la grande « aventure » sur un « fonds historique »⁸. Mais c'est précisément parce qu'ils réfléchissent l'écriture des mémoires dans son contexte ordinaire qu'ils peuvent jouer le rôle, tout particulièrement pour la dernière période allant de 1823 à 1827, de ces paratextes dans lesquels les auteurs concluent un « pacte mémorialiste » justifiant leur écriture et définissant leur vérité⁹. Le statut de cette vérité, dans les mémoires de Regula, est effectivement problématique : les invraisemblances du texte, plus encore que la fausseté avérée de faits historiques, semblent dénier toute authenticité à ce personnage de femme qui côtoie tous les plus importants protagonistes de son époque – Napoléon, Robespierre, Alexandre I^{er}... –, accouche de l'Europe à l'Égypte de 21 enfants entre 18 et 50 ans, et commence ses mémoires par la mention du « coup de sabre reçu à Austerlitz¹⁰ », énonçant comme une banalité préliminaire son action militaire sur les champs de bataille... Une formule caractéristique d'attestation biographique amorce pourtant la fin de ce voyage personnel et littéraire : « Noch bin ich in meinem 67. Lebens jahre gesund¹¹ » (traduit dans la version française par la formule « Me voici¹² »). Restituer la trajectoire d'une « femme forte » au début du XIX^e siècle peut-il se concevoir par la médiation de fictions hyperboliques, dénuées d'exacitude factuelle tout autant que de point de vue introspectif ? Puisque rendre compte de soi ce n'est pas raconter sa vie¹³, jusqu'où peut-on fictionnaliser le réel pour restituer l'état d'esprit, les aspirations, la vérité non seulement d'un auteur mais aussi du public auquel le texte s'adresse ?

Le « créneau prisé de la mémoire napoléonienne » (D. Zanone) : un objet commercial ?

Le texte s'inscrit dans le registre éditorial en vogue des Mémoires historiques. Pour la seule production française, univers culturel familier pour Regula, on assiste à une floraison de mémoires historiques entre 1815 et 1848, avec un pic dans les années 1820/1830. Damien Zanone dénombre 600 titres, dont à peu près 450 inédits consacrés à l'époque récente. Parmi eux, beaucoup, à l'instar de celui de Regula, ont été publiés à des fins alimentaires et par des femmes¹⁴. C'est le cas de la comtesse de Boigne, qui « retrace sa vie mouvementée à travers

⁷ Christine Nougaret, communication citée.

⁸ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone de Napoléon...*, op. cit., p. 17.

⁹ Anne Coudreuse (dir.), « Les Mémoires, une question de genre ? », *Itinéraires LTC (Littérature, Textes, Cultures)*, Paris, L'Harmattan, année 2011, vol. 1 ; Claudine Giacchetti, « La médiatisation de la vie privée dans les Mémoires aristocratiques féminins », in Walch Agnès (dir.), *La Médiatisation de la vie privée. XV^e-XX^e siècle*, Arras, Artois Presses Université, 2012, p. 97-108 ; *Poétique des lieux. Enquête sur les mémoires féminins de l'aristocratie française (1789-1848)*, Paris, Honoré Champion, 2009.

¹⁰ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, op. cit., p. 19.

¹¹ Éd. 1828, p. 279.

¹² « Me voici dans ma soixante-septième année, encore robuste et bien portante », Jean-Jacques Fiechter, op. cit., p. 215.

¹³ Sur cette distinction inspirée de Judith Butler (*Le récit de soi*, Paris, PUF, 2007 [2005]), voir Isabelle Luciani, « Se dire en disant le monde. Le récit de soi saisi par la performativité ? », in Isabelle Luciani (dir.), *Récit de soi, présence au monde. Jugements et engagements. Europe, Afrique. XVI^e-XXI^e siècles*, PUP, Aix-en-Provence, 2014, p. 17-37.

¹⁴ Damien Zanone (dir.), *Le moi, l'histoire. 1789-1848*, Grenoble, ELLUG, 2005, et plus particulièrement « Le monde ou moi : les embarras poétiques des Mémoires historiques », p. 23-38 ; et *Écrire son temps : les mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2007. On peut renvoyer aussi, avec Christine Nougaret, évoquant la floraison de mémoires ayant vu le jour à la suite de la publication à Paris et à Londres, en 1823, du *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases, traduit aussitôt en allemand, à Jean Tulard dir., *Dictionnaire Napoléon*, notice Mémoires, nouvelle éd., 1999, p. 299.

les régimes politiques qui se succédèrent depuis l'Empire jusqu'à la chute de la monarchie de Juillet¹⁵ », de la reine Hortense ou encore de la duchesse de Maillé.

Objet commercial, l'ouvrage comporte donc nécessairement une part fictionnalisée. Stéphanie Hilger rappelle combien les scènes de combats ou le thème du travestissement pouvaient plaire au public des lecteurs¹⁶. L'époque a d'ailleurs connu de nombreux faux, rédigés par des « teinturiers » à la solde de libraires – comme les *Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire, etc.*, Paris, Ladvocat, 1827-1828, huit volumes attribués à Ida Saint-Elme, en fait Maria Johanna Elselina Verfelt, aventurière néerlandaise, qui n'est sans doute pas l'auteur principale de l'ouvrage¹⁷. Ce type d'objet éditorial se plie bien entendu aux canons littéraires du genre, dans la forme comme dans le contenu : découpage en chapitres avec intertitres – ici dans l'édition originale – autorisant une lecture morcelée¹⁸ ; documents annexes – la suite des mémoires joint un tableau des enfants de Regula, avec leurs dates et lieux de naissance, leur occupation, quelques mots sur les causes de leur mort¹⁹ ; envolées lyriques²⁰ ; multiplication des aphorismes et phrases sentencieuses²¹...

Au final, le succès est tel que l'histoire de Regula quitte le domaine éditorial pour entrer dans une mémoire orale mise en abyme par les éditions ultérieures des mémoires. C'est ainsi qu'arrivée à Bâle, Regula entend l'aubergiste lui raconter sa propre histoire ; tout le monde la connaît et vient la visiter : notables, officiers français, dame de la cour²²... Elle sait que son surnom est entré dans la légende grâce à son éditeur, Franz Hurter, qui « m'avait le premier désignée comme "l'Amazone suisse", titre qui m'est resté depuis²³ ». Les souvenirs de Regula seraient-ils du domaine public, aux antipodes d'un récit personnel et intime de soi ?

Récit des autres, récit de soi : le témoin d'une histoire collective

Regula revendique d'écrire son histoire personnelle, non de faire œuvre d'historien : « je n'ai ni la possibilité ni le désir d'écrire l'histoire des guerres de l'époque et je cherche seulement à raconter mes propres aventures²⁴ ». Le chapitre final reconnaît cependant qu'elle a souhaité « laiss[er] à la postérité ce témoignage [...] poussée par la confiance générale de tous les amateurs d'histoire qui avaient lu mon premier livre²⁵ ». De fait, les mémoires trouvent leur légitimité première, à une époque où parler de soi n'est pas toujours acquis, dans le fait d'avoir été témoin du monde. Comme le montrent les spécialistes des mémoires aristocratiques du XVIII^e siècle, ce concept de l'écriture utile est souvent lié à l'affirmation de véracité, renforcée par la présence d'un interlocuteur « réel » – ici, le cousin de Regula – et

¹⁵ Claudine Giacchetti, art. cit., p. 15.

¹⁶ Stéphanie M. Hilger, « Autobiographical Selves : The *Lebensbeschreibung* of Regula Engel (1761-1853), the "Swiss Amazon" », *Women in German Yearbook*, 25, 2009, p. 127-148.

¹⁷ Damien Zanone, *Écrire son temps...*, op. cit., p. 39 sqtes.

¹⁸ Claudine Giacchetti, art. cit., p. 36.

¹⁹ Cf. p. 184-185 de l'édition allemande de 2009.

²⁰ Par exemple, dans le chapitre XII : « je regardais défilier les rues avec une mélancolie mêlée d'angoisse. L'adieu de mes amis avait rempli mon cœur de tristesse et l'amer souvenir de mes démarches infructueuses me transperçait l'âme... » (p. 205) ; « Tourmentée jusqu'au tréfonds de mon âme, je décidai de [...] repartir, sans armes ni bagages, sur les flots impétueux du vaste monde » (Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, op. cit., p. 214).

²¹ Ainsi, toujours dans le chapitre XII : « différentes voies s'ouvrent devant nous durant cette vie terrestre [...] ; la route est solide et bien tracée, mais c'est le pas des voyageurs qui est incertain et chancelant » (p. 215).

²² Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, op. cit., p. 206, 210, 212.

²³ *Ibid.*, p. 211.

²⁴ *Ibid.*, p. 46.

²⁵ *Ibid.*, p. 214.

par les effets de réel incarnés dans la multiplication du détail – on connaît les noms des hôtels où Regula descend, ou encore que tel hôte lui offre « une tasse de thé ou un verre de vin²⁶ ».

Ce faisant, le texte participe aussi d'un élargissement de la base sociologique des mémoires, apparu dans un contexte révolutionnaire et post-révolutionnaire renforçant, pour reprendre la qualification d'Haim Burstin, le protagonisme des acteurs²⁷ : l'accélération des événements a des répercussions sociales, économiques et politiques fortes sur la vie des individus, qui se sentent à la fois témoins et acteurs de l'histoire, tandis que la période post-napoléonienne conduit à des retours en arrière qu'il faut assimiler et comprendre. La légitimité des témoins déborde donc désormais le cadre social restreint des Mémoires aristocratiques, et la mémoire personnelle prend le relais de l'action, devenant « une forme commune et indispensable de l'entendement politique²⁸ ». Regula Engel se targue de la proximité avec les mêmes grands personnages qu'on rencontre, comme le souligne Damien Zanone, chez nombre de mémorialistes modestes de l'époque²⁹.

Bien entendu, ce type nouveau d'écrit ne prétend pas à l'objectivité de l'historien. Bien au contraire, il revendique le droit de témoigner depuis la posture personnelle du scripteur, tout particulièrement, comme le rappelle Anne Coudreuse, dans les mémoires féminins. Regula précise ainsi, de la qualité de la préparation militaire de l'empereur : « ce n'est pas à moi de l'affirmer ou de le réfuter et, de toute façon, beaucoup de gens ne me croiraient même pas³⁰ ». Il ressort de cette posture alléguée – sans doute aussi par une fausse modestie que partagent beaucoup de ces écrits féminins – une histoire plus affective que savante, délibérément fondée sur l'anecdote, parfois sur la rumeur, qu'il s'agisse de les utiliser ou de les nier (ainsi, de Louise de Prusse : « certains Français bien en cour allèrent jusqu'à affirmer que Napoléon lui-même n'avait pas été insensible à ses charmes ! Tristes racontars³¹ »).

Il en ressort une forme nouvelle de légitimation de soi comme individu privé, sur la scène publique. Comme l'écrit Stéphanie Hilger, chez Regula Engel, le personnel est public, le public est personnel³². Elle écrit pour l'empereur et pour les siens, mettant en mémoire, écrite elle au début de son œuvre, enfants et maris morts à la guerre : « Je dois maintenant parler, et offrir en dernier hommage à l'exilé de Sainte-Hélène, la mémoire de tous mes mots, que lui ai déjà sacrifiés³³ ». La liste de ses enfants exhibe le retentissement de l'événement historique sur l'univers domestique d'une mère.

C'est sur cette imbrication du public et du privé que se fonde la légitimité nouvelle des individus à décrire leur vie dans l'histoire, par un processus de démocratisation des mémoires aristocratiques qui, comme le rappellent Damien Zanone ou Henri Rossi, en transforme aussi la nature dans un sens potentiellement critiques³⁴. Les femmes en particulier trouvent ici une forme d'expression nouvelle, esquissant une voix d'autorité à l'ombre d'une humilité plus ou moins sincère. Comme l'écrit Giacchetti, « refusant d'écrire "pour servir à l'histoire", elles préconisent un point de vue différent, basé sur l'expérience et l'affectivité personnelles, une

²⁶ *Ibid.*, p. 207.

²⁷ Haim Burstin, *L'homme révolutionnaire : essai d'anthropologie historique*, Paris, Vendémiaire, 2013.

²⁸ Damien Zanone, *op. cit.*, p. 15.

²⁹ Damien Zanone remarque ainsi l'extrême homogénéité des mémoires du temps autour, finalement, d'une dizaine de noms qui concentrent événements et intrigues : Napoléon, Marie-Antoinette, Joséphine, Talleyrand, Fouché, Louis XVIII, La Fayette... Tout s'est joué dans l'espace d'un petit monde, encourageant parfois chez le mémorialiste que l'histoire s'est jouée dans leur propre vie mondaine. Il s'agit alors d'une « histoire qui a pu tenir dans les limites du champ focal – et donc d'un seul champ d'expérience », et finalement aboutit à ce dont on est témoin : l'anecdote, le portrait (*op. cit.*, p. 193).

³⁰ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 71.

³¹ *Ibid.*, p. 71.

³² Stéphanie M. Hilger, art. cit.

³³ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 19.

³⁴ Henri Rossi, *Mémoires aristocratiques féminins: 1789-1848*, Honoré Champion, 1998.

vision “privée” de l’histoire, puisque l’espace public ne leur est pas ouvert³⁵ ». De cette vision, peut émerger la construction d’une identité de genre.

« En tant que femme » : la production d’une identité de genre ?

L’importance quantitative des autobiographies et mémoires féminins, dans l’Europe du XIX^e siècle, permet de véritablement replacer les écrits de Regula dans un fait sociologique, où se croisent à la fois les pesanteurs normatives toujours fortes qui pèsent sur l’écriture personnelle des femmes, et des formes d’affirmation nouvelle d’où peuvent émerger des processus d’identification genrés.

Certes, le modèle dans lequel s’inscrit Regula Engel reste un modèle traditionnel : dans la première édition, la femme, même veuve, reste identifiée par son époux (*Lebensbeschreibung der Wittwe des Obrist Florian Engel*) ; le fil directeur de son existence est son statut d’épouse et de mère, résumé dans le tableau synoptique de la vie et mort de ses enfants ; l’écriture elle-même s’inscrit dans une inspiration bien connue de l’autobiographie féminine, décrite notamment par Claire Gheeraert-Grafeuille pour les mémoires féminins de la Révolution anglaise, et qui revient à rédiger sa vie en écrivant la vie des autres, particulièrement de l’époux³⁶. Le début des mémoires de Regula établit clairement son projet : le récit, en hommage à l’empereur, de « la mémoire de tous mes morts³⁷ ».

Mais tout en étant traditionnelle, l’écriture féminine de la mémoire reste spécifique : dans tous ces cas, elle contredit la scission traditionnelle de l’individu en un individu public et un individu privé, et permet de penser la mémoire personnelle et les faits sociaux comme étroitement imbriqués. Sur d’autres terrains, comme le champ littéraire grec du XIX^e siècle ou les égoistoires des historiennes au XX^e siècle, les analyses d’Eleni Varikas ou Isabelle Lacoue-Labarthe parviennent aux mêmes conclusions³⁸. De telles hypothèses supposent toutefois une réflexivité, même minimale, sous la plume de Regula.

Dans le chapitre 19 de l’édition de 1828 (dernier chapitre de l’édition française), quand Regula se voit expulsée de Zurich, où elle est née, mais dont elle a perdu la nationalité en se mariant, la plainte n’est pas dénuée d’analyse ni d’esprit critique :

C’est à Zurich que je suis née, que j’ai été baptisée et que j’ai grandi. J’y avais perdu mes droits civiques par mon mariage, mais il me semblait que je méritais quand même d’être accueillie dans son sein et d’y être honorée en tant que femme pour y avoir vécu toutes ces batailles, avec mes vingt et un enfants [...] J’étais restée trop longtemps à Zurich et j’y avais vécu trop d’humiliations³⁹.

Le processus de jugement procède d’une analyse lucide du contexte juridique (« j’y avais perdu mes droits civiques »), réévaluée par une revendication personnelle dont l’entorse à la règle sait monter en généralité, énonçant l’existence d’une forme spécifiquement féminine d’honorabilité (« en tant que femme »). Eût égard à ses 21 enfants, et au rôle qu’elle-même et ses enfants jouèrent aux quatre coins des champs de bataille européens, Regula pensait qu’elle serait distinguée en tant que femme (« ausgezeichnet (ich getraue es mir zu sagen, und der meine Lebensgeschichte gelesen wird es nicht bezweifeln) unter allen Frauen ») malgré la rigidité juridique des institutions locales (« Zürich würde mich mit Güte, Freude und

³⁵ Claudine Giacchetti, art. cit., p. 50. Il s’agit alors vraiment « de redéfinir et de revaloriser : la place de la femme dans la société postrévolutionnaire » (*Ibid.*, p. 18-19).

³⁶ Claire Gheeraert-Grafeuille, « Genre et histoire : le cas des mémoires féminins de la Révolution anglaise », *Dix-septième siècle*, 2012/4, p. 651-661.

³⁷ Jean-Jacques Fiechter, *L’Amazone...*, op. cit., p. 19

³⁸ Isabelle Lacoue-Labarthe, « Historiens, historiennes et récit de soi », in I. Luciani, *Récit de soi, présence au monde...*, op. cit., p. 99-119.

³⁹ Jean-Jacques Fiechter, *L’Amazone...*, op. cit., p. 213-214.

Gewogenheit in seine Bürgermauern aufnehmen und in meinem Alter besorgen⁴⁰ »). Le dépit est grand – tout autant que le lyrisme de Regula – évoquant alors son sentiment de rejet, de solitude et d'ingratitude au crépuscule de sa vie (« meine Asche allein mußte getrennt, von der aller meiner Berwandten, in die weite Welt geworfen werden, mit meinen Silberhaaren in die ungewisse Welt [...] »⁴¹ » (sic). Il en ressort une forte amertume face à cette petite patrie qui l'abandonne : « Aber ich breche ab, lange genug weilte ich in Zürich, lange genug habe ich die Pfeile der Beklommenheit empfunden. Meine Sprache verhallt, und meine Feder ist stumpf⁴² »).

L'échec de cette revendication ne suscite pas seulement le sentiment d'une atteinte subjective (« j'y avais vécu trop d'humiliations ») mais aussi la production d'un sentiment d'appartenance, la défense d'une identité collective née de la « lutte pour la reconnaissance⁴³ » sur le modèle de « l'identité de genre » étudiée par Eleni Varikas chez les femmes auteurs, et notamment autobiographes, dans la Grèce du XIX^e siècle⁴⁴. Stéphanie Hilger a relevé plusieurs indices de cette affirmation complexe, par exemple dans le titre de l'édition de 1821 (*Die schweizerische Amazone...*), dans le rôle du travestissement, ou encore dans cette critique du patriarcat qui lui fait perdre sa nationalité zurichoise.

Cette « identité de genre » est explicite dans la dernière édition des mémoires de 1828 – et tout particulièrement dans les passages que le traducteur français a choisi de mettre en valeur, en en faisant la conclusion des mémoires de Regula Engel. Regula, au sein du public indifférencié des lecteurs auxquels elle destine un témoignage historique (« mes lecteurs [...] les amateurs d'histoire », p. 214), singularise la communauté féminine comme communauté d'appartenance naturelle sur un modèle familial, auquel elle destine la plus grande fin de son projet, l'expérience de la vie d'une femme :

Arrivée au terme de mon histoire, je désire m'adresser une dernière fois à mes lectrices, mes sœurs, pour leur donner en amies quelques conseils tirés de l'expérience de ma vie.
Femmes, ô mes sœurs ! Différentes voies s'ouvrent devant nous durant cette vie terrestre...⁴⁵

Cette communauté d'appartenance est bien entendu biologique. Regula insiste sur la connivence face aux douleurs de l'enfantement (« vingt et une fois je vécus les souffrances de l'enfantement, aussi fortes chaque fois que la première, comme vous le savez toutes⁴⁶ »), face à la vieillesse et aux changements du corps... L'expérience de sa mère et de ses filles entre dans cette réflexion commune, établissant par exemple un regard nuancé sur le bonheur de la maternité, loin des lieux communs dominants⁴⁷. Ainsi, « en y réfléchissant, ma mère n'a

⁴⁰ Qu'on peut traduire par « distinguée (je crois pouvoir le dire, et quiconque a lu mes mémoires ne le niera pas), entre toutes les femmes » et [je croyais que] la cité de Zürich m'accueillerait avec bontés, douceur et justice, prenant soin de moi sur mes vieux jours » (Éd. 1828, p. 262).

⁴¹ Qu'on peut traduire par « Mes cendres, seules, devaient être séparées de tous les miens, et moi jetée dans le vaste monde, avec mes cheveux argentés, dans un monde incertain... », éd. 1628, p. 162-163.

⁴² « Mais j'abandonne, je suis restée assez longtemps à Zürich, assez longtemps j'ai ressenti les flèches de la détresse. Ma langue faiblit et ma plume s'assèche », *ibid.*, p. 165.

⁴³ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Édition du Cerf, Paris, 2000 (éd. originale allemande, 1992).

⁴⁴ Eleni Varikas, « Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIX^e siècle », *Genèses*, n°6, décembre 1991, p. 29-51.

⁴⁵ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 215. L'édition originale de 1828, où Regula s'adresse spécifiquement à ses lectrices (« meine Leserinnen »), désigne plus clairement encore que la version française l'idée d'une catégorie de genre (« Doch bevor ich den Schluss meiner Geschichte mache, glaube ich nicht unschicklich einige Worte an das zarte Frauengeschlecht, an meine Mischwestern zu sprechen. [...] ») et de manière encore plus emphatique (« Geehrteste Frauen, Mitschwestern ! », éd. 1828, p. 278).

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ On retrouve notamment l'étude de ces manifestations négatives, plus fréquentes qu'on a pu le croire, chez Emmanuelle Berthiaud, « Grossesse désirée, grossesse imposée : le vécu de la grossesse aux XVIII^e-XIX^e siècles en France dans les écrits féminins privés », *Histoire, Économie, Société*, 2009, n° 4, p. 35-49.

somme toute pas eu grande satisfaction avec ses enfants⁴⁸ ». Sur ses trois filles devenues adultes, deux ont payé le prix fort de la vocation conjugale et maternelle : Nanette est « morte en couche à Lyon » tandis que son aînée, Anne-Sophie-Louise, est « morte à Milan du choc occasionné par la perte de son mari et de deux frères⁴⁹ ».

À ce titre, la propre destinée de Regula diffère fortement de celle de ses filles, écart volontairement souligné dans l'édition de 1828, suite et fin des aventures, dont la lignée narrative est organisée autour de la persévérance de Regula, qui la fait survivre à toutes les épreuves (« meine Kraft und Leben⁵⁰ »). Si Regula livre d'elle-même le modèle presque exaspérant de la « femme forte », n'est-ce pas alors, au-delà d'un égocentrisme doublé de mythomanie, une manière d'encourager les femmes à faire preuve de volonté et de choix ?

Même si Regula embellit l'autoportrait qu'elle fait d'elle-même, elle fait aussi de la capacité d'action le support d'une émancipation qu'elle propose à toutes les femmes. L'identité de genre est en effet médiatisée par une expérience sociale commune, ponctuée de choix possibles, « différentes voies » plus ou moins accessibles à chacune : « Dans mon cas, tous les chemins étaient ouverts⁵¹ ». Ce constat ramène la destinée hors norme de Regula à l'humilité d'un contexte spécifique, contexte difficile duquel elle sut tirer profit, la séparation de ses parents. C'est elle qui permet le premier choix, celui de la désobéissance familiale et de la rupture : « En fuyant la maison paternelle, je pris le premier chemin de ma vie⁵² ». Ce modèle n'est pas si fréquent dans les autobiographies du temps, où les femmes ont plutôt tendance, selon le modèle aristocratique, à faire l'apologie d'un foyer familial idéalisé, plus heureux que leur propre couple – à l'inverse de Regula⁵³. Ici, le thème de la rupture familiale se rapproche plutôt des récits de vocation – à l'instar de ces vocations religieuses qui entraînent les ruptures familiales⁵⁴ – et ancre le récit dans une apologie de l'action et du choix individuel.

La conclusion de 1828 entérine cette apologie de l'action pour contrer les épreuves et avoir, au terme d'« une vie rude et joyeuse », « une vieille saine et active ». Le contraste est patent avec Anne-Sophie-Louise, morte, on l'a vu, « du choc occasionné par la perte de son mari et de ses deux frères ». Au contraire, l'énergie et la résilience sauvent l'héroïne tout au long de sa vie :

Je pris personnellement part à des combats et je vis ceux qui faisaient ma joie sur la terre, mon mari et mes fils, tomber morts à mes côtés. [...] Je dus le supporter mais je n'en mourus pas. Me voici dans ma soixante-septième année, encore robuste et bien portante⁵⁵.

On est loin ici de l'« enfant fragile et en mauvaise santé [...] souffrant particulièrement d'attaques de nerfs⁵⁶ » décrite au début des mémoires. Dans l'hyperbole, cette suite

⁴⁸ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 35.

⁴⁹ Tableau récapitulatif de la vie de ses enfants (*cf. supra*).

⁵⁰ Éd. 1828, p. 279.

⁵¹ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 215.

⁵² Ce schéma est inverse dans les mémoires aristocratiques, qui dépeignent toujours des parents unis et une vie matrimoniale plus décevante (C. Giacchetti, *art. cit.*). Il serait donc intéressant d'interroger ce schéma de la désobéissance familiale et de la rupture dans son contexte sociologique – celui de catégories plus modestes écrivant leurs mémoires – et dans ses traditions – le modèle de la rupture familiale liée à la vocation, religieuse ou littéraire, par exemple.

⁵³ H. Rossi, *op. cit.*, C. Giacchetti, *art. cit.*

⁵⁴ Sur les récits de vocation religieuse, voir notamment Isabelle Poutrin, *Le voile et la plume. Autobiographie et sainteté féminine dans l'Espagne moderne*, Madrid, Casa de Velazquez, 1995 et Laura Verciani, *Le Moi et ses diables, autobiographie spirituelle et récit de possession au XVII^e siècle*, traduit de l'italien par Arlette Estève, Paris, H. Champion, 2001.

⁵⁵ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 215.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 25.

d'aventures est autant d'« épreuves d'individuation⁵⁷ » marquant le triomphe de la volonté sur les déterminismes biologiques et sociaux de l'existence.

L'écriture mémorielle comme retour : l'hétérotopie familiale comme éternisation des origines⁵⁸

Pour autant, les mémoires ne sont pas seulement la rencontre d'un ego et d'un public, source de revenus ou destinataire d'un témoignage, historique et engagé, comme ici auprès des amateurs d'histoire et des femmes. Évoquant son travail de mémoire dans un chapitre final, à la manière d'un texte « pré-posthume⁵⁹ » livrant une dernière fois le sens de l'œuvre, Regula Engel revient ainsi sur ces deux premières motivations, qui l'animent toujours en 1828 :

Mes lecteurs s'étonneront peut-être de voir une veuve de soixante-sept ans entreprendre d'écrire un livre et le faire publier. En dehors de la nécessité de gagner ma vie honnêtement, je dois dire que j'y fus poussée par la confiance générale de tous les amateurs d'histoire qui avaient lu mon premier livre...⁶⁰

Mais elle adjoint à ces deux motivations une troisième, qui n'établit de lien qu'avec elle-même :

Cela me permettrait d'occuper utilement mes loisirs forcés et me donnerait *en même temps*⁶¹ l'occasion de repenser plus sereinement à ma vie passée, avec ses heures de joie et de tristesse⁶².

Ce lien à soi ne peut qu'apparaître secondaire, comme un effet subsidiaire et bienvenu du geste par ailleurs plus sérieux de l'auteur. Secondaire, mais suffisamment assumé pour être énoncé par une analyse réflexive : revisiter ses souvenirs, ce n'est pas les ressusciter, mais opérer à la fois un retour et une mise à distance, une séparation salutaire de l'affect et du souvenir, pour combattre le poids de la mélancolie et des regrets.

De fait, à l'arrière-plan de ses rodomontades, la vie de Regula Engel n'est que dissolution, dispersion, démembrement du corps familial tandis que son propre corps s'agite, de plus en plus seul, de part et d'autre de l'Europe. Écartelée entre deux maisons d'un couple divorcé, la petite fille est, « à peine sortie de la première enfance, [...] témoin de querelles affreuses entre mes parents⁶³ ». Ce sont alors les corps de ses parents, de son époux et de ses 21 enfants qu'elle abandonne aux quatre coins de l'Europe, comme en témoigne de manière frappante la colonne « Tod » de la liste de ses enfants ; les deux seules cases blanches, renvoyant à des enfants peut-être vivants mais perdus, y sont plus angoissantes encore, ainsi de Catherine, enlevée toute jeune par des romanichelles, retrouvée, disparue à nouveau (« je ne sais plus rien d'elle depuis 1813, et je suis obligée de la rechercher, pour la deuxième fois⁶⁴ ») ; ainsi encore des jumeaux – fantasmés⁶⁵ ? – qui auraient accompagné l'Empereur à Sainte-Hélène. Fiction ou réalité, l'excès restitue bien le vertige angoissant de l'émiettement de soi et des siens que produit nécessairement l'œuvre du temps qui passe.

⁵⁷ Cf. Danilo Martuccelli, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, A. Colin, 2006.

⁵⁸ Sur l'hétérotopie comme « lieu autre », à la fois utopique et réels, nous renvoyons bien sûr aux « espaces autres » de Michel Foucault (« Des espaces autres », *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 755-756, conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967).

⁵⁹ Genette, p. 178, cité par Giacchetti, p. 45.

⁶⁰ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p.214.

⁶¹ Je souligne.

⁶² Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 214.

⁶³ *Ibid.*, p. 25.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁶⁵ Il semble acquis qu'aucun jumeau égyptien de Régula (lesquels seraient nés au Caire en 1798) n'a suivi Napoléon à Saint Hélène...

Face à elle, le retour physique aux origines est une nécessité. L'aspiration de Regula au repos (« Ce deuxième livre sera mon dernier [...]. Je n'aspire plus qu'au repos, ma carrière de voyageuse est bien terminée⁶⁶ ») ne peut se faire que dans le rassemblement des fragments éclatés de sa vie. En ce sens, la dernière édition de 1828 relève bien d'une aspiration particulière des mémoires féminins, que Claudine Giacchetti a identifiée, à la suite de Bachelard et de sa *Poétique de l'espace*, comme la quête du nid, une quête incarnée dans le rêve du retour, car, écrit Bachelard, « la maison-nid n'est jamais jeune. On pourrait dire, sur un mode pédant, qu'elle est le lieu naturel de la fonction d'habiter. On y revient, on rêve d'y revenir comme l'oiseau revient au nid [...] Ce signe du retour marque d'infinies rêveries, car les retours humains se font sur le grand rythme de la vie humaine, [...] qui lutte par le rêve contre toutes les absences⁶⁷ ». De Zurich et de la terre de ses ancêtres, Regula écrit donc : « Je désirais par-dessus tout revoir ma ville natale de Zurich, pour y terminer mon long périple. J'en rêvais depuis deux ans⁶⁸ », et de conclure, quelques pages plus loin : « je désire le bonheur de vivre le reste de ma vie dans les terres paisibles de ma patrie, si chère à mon cœur, ô ma douce Suisse⁶⁹ ». Mais cette incorporation physique au lieu de ses ancêtres lui est violemment refusée :

on m'obligea à repartir, sans prendre en considération que les cendres de mon père se trouvaient en l'église de Sainte-Anne, avec celle de toute ma famille, alors que les miennes allaient être dispersées au loin⁷⁰.

Que faire alors, si ce n'est écrire, et recréer par l'écriture ce lieu du passé aspirant à devenir un lieu d'éternité rassemblant Regula et les siens ? Georges Gusdorf a souligné cette aspiration de l'écriture mémorielle à contrecarrer la perte et la course du temps, par la construction d'un espace idéal, hors du temps et des lieux fragmentés de l'existence, voué à « se rassembler pour se ressembler⁷¹ ».

L'incorporation des siens est d'abord incorporation de leur mémoire, en quête d'une intimité perdue ou méconnue. Au chapitre IV par exemple, Régula profite de ses voyages pour comprendre certains choix de ses parents, comme celui du prénom Jacob attribué à son frère. Posée au premier chapitre (« J'ignore pourquoi mon frère avait reçu ce prénom biblique⁷² »), la question est résolue à Berlin, au terme d'une enquête dans « tous les registres dans lesquels je pus trouver des traces du passage de mon père », ainsi que dans « les livres de mariages et de baptêmes de la Garde royale », où elle apprend « pourquoi mon frère Jacob reçut ce prénom et non un autre. Son parrain était un M. Jacob Kambli, bourgeois de Zurich, établi à Berlin⁷³ ». Restaurer l'intimité perdue du vivant même de ses parents, c'est alors mettre ses pas dans les leurs, littéralement, et voir le monde comme ils l'ont vu : « je désirais ardemment voir cette ville où mes parents passèrent leur jeunesse et où ils travaillèrent tous deux⁷⁴ ». Claudine Giacchetti rappelle qu'il y a dans cette démonstration de piété filiale un

⁶⁶ *Ibid.*, p. 216.

⁶⁷ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1989 [1957], p. 99.

⁶⁸ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazonie...*, *op. cit.*, p. 213

⁶⁹ Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazonie...*, *op. cit.*, p. 216-217. On remarquera, dans l'emphase littérisée de ce texte de mémoires, le lieu commun du *Heimweh* comme nostalgie du pays perdu (Charles B. Rice-Davis, « “La maladie des Suisses” : les origines de la nostalgie », *Dix-huitième siècle* 2015/1 (n° 47), p. 39-53). Ce thème du *Heimweh* est bien présent dans l'édition de 1628, avec une douzaine d'occurrences.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 213.

⁷¹ Cité par Anne Coudreuse, « Présentation », *Itinéraires* [En ligne], 2011-1 | 2011, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 08 août 2017. URL : <http://itinéraires.revues.org/1595>

⁷² Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazonie...*, *op. cit.*, p.21.

⁷³ *Ibid.*, p. 72-73.

⁷⁴ *Ibid.*, p.71.

passage obligé des mémoires féminins⁷⁵. Mais plus rares sont les auteurs dont les parents sont séparés depuis l'enfance, pour des faits exposés dans une brutale franchise (« mon père buvait du “mauvais vin”, comme on le dit ici : il menait une vie déréglée et dissolue, visitant des maisons malfamées et y laissant son argent etc.⁷⁶... »)

Restaurer l'intimité du nid, pallier à l'émiettement qui disperse la vie de Regula et l'éloigne des siens, c'est alors imaginer « le bonheur de vivre le reste de ma vie dans les terres paisibles de ma patrie...⁷⁷ », mais pour cela aller au-delà de la simple collecte des souvenirs de familles, et se projeter dans l'incorporation à la terre des origines, au-delà même de ce que la mémoire individuelle peut inscrire dans la temporalité linéaire et forcément finie des destinées humaines. Ce lieu dont rêve Regula au départ de Paris, est à la fois un lieu à venir, préfiguré par les sensations du voyage qui la porte vers lui ; et un lieu du passé, où tout la rappelle à la chaîne immémoriale d'une mémoire dont elle n'est qu'un maillon : c'est un lieu qui a toujours été là, portant en lui passé, présent et futur, dans l'évidence de son appartenance à une communauté humaine. Au cours du voyage, l'abolition de la temporalité se fait par la mobilisation d'une mémoire sensorielle où chaque sensation en préfigure une autre qui renvoie à la fois au passé et au futur. Ainsi, le départ de Paris se fait dans les larmes, avec une « mélancolie mêlée d'angoisse », jusqu'au moment où « la voiture sembl[e] maintenant voler à travers la campagne parsemée de vignes magnifiques⁷⁸ ». Or, par une étrange coïncidence, lorsqu'elle arrive à Zurich, c'est d'abord de sa terre « nichée dans les vignes » qu'elle se souvient⁷⁹. Dans cette terre, « on pouvait encore entendre le chant des alouettes⁸⁰ », souvenir auditif qui fait écho à un autre chant d'oiseau, qu'elle entendait déjà plus tôt sur le chemin du retour, au moment de passer la frontière :

Le lendemain, dès l'aube, je repris la route, à travers cette merveilleuse campagne bernoise avec ses beaux champs emblavés, sur lesquels l'été commençant déployait ses reflets. J'entendis soudain chanter le coucou [...] J'étais arrivée aux frontières de ma patrie⁸¹.

Mais ces alertes sensorielles du retour à la patrie se préfiguraient déjà, elles aussi, au départ de Paris, car non seulement « la voiture semblait voler à travers la campagne parsemée de vignes magnifiques », mais Régula poursuivait alors : « la rosée des champs scintillait au soleil...⁸² ». En arrivant à Zurich, l'impression visuelle entraîne cette fois une réminiscence brutale du passé :

En apercevant la croix qui se dresse près de l'église, je me revis telle que j'étais au temps de ma belle jeunesse, quand on m'avait appris que cette croix commémorait le rattachement de Fluntern à sa ville voisine⁸³.

Aux sensations du voyage, préfigurant au sens le plus fort du terme un retour aux origines, s'ajoute ici le spectacle distancié et apaisé du soi passé, lui-même incorporé à la

⁷⁵ Il y a chez les mémorialistes un modèle établi qui privilégie le lieu ancestral et le portrait des aïeux comme inauguration de la construction de soi par l'amour inconditionnel des siens (C. Giacchetti, p. 66-68). Il en va ainsi de la scène d'exposition qui inaugure les mémoires (chapitres premier, 1761-1777), dans lequel Regula narre sa généalogie, rapportant au passage tel ou tel trait de sa personnalité ou de son physique à tel ou tel de ses parents (de son père, par exemple, « sergent-major de la garde du Grand Fritz, [elle a] hérité, à défaut de sa haute taille, la force et le goût du militaire... », *Ibid.*, p. 19).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 216-217.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 205.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 213.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.*, p. 207.

⁸² *Ibid.*, p. 205.

⁸³ *Ibid.*, p. 213.

mémoire de la communauté mise en abyme (« quand on m'avait appris que cette croix commémorait... »), médiatisée par une voix désormais sans identité singulière (« on »). Dans un présent éternisé où la mémoire de l'individu et la mémoire collective attestent de l'existence l'une de l'autre, l'auteur s'observe observant les traces de ses ancêtres, abolissant la finitude et la dispersion dans la certitude que quelque chose est là, de toute éternité⁸⁴.

Au terme de ce parcours, la question de l'authenticité des mémoires peut paraître accessoire, du moins s'il s'agit de réfléchir d'un point de vue historique aux ressources du sujet – plus spécifiquement, ici, un sujet féminin – pour faire face aux épreuves matérielles de l'existence comme au sentiment le plus ontologique de la finitude humaine. Un ou plusieurs auteurs ont bien écrit ces pages à l'aube du XIX^e siècle, et l'on y trouve bien, au-delà de la vogue commerciale des mémoires adressés à un public d'acheteurs, la mobilisation d'une écriture de la mémoire face à l'expérience humaine de la dislocation et de la mort, ancrée dans l'élaboration d'une hétérotopie originelle figurée par le « lieu » de ses ancêtres, où le temps s'abolit au plus près de l'évidente appartenance à la communauté humaine⁸⁵.

Ainsi, l'authenticité des mémoires n'est pas nécessairement dans la dimension vérifiable des faits, mais aussi dans la sincérité du scripteur qui donne sens à son histoire. Cette authenticité suppose deux éléments constitutifs de l'écriture de soi : l'engagement de soi dans une ligne de vie cohérente⁸⁶ à laquelle le scripteur pense ou veut croire qu'il s'est tenu, et qui structure la narration rétrospective ; mais aussi une « poétique » de l'espace, capable de générer un monde où le scripteur retrouve l'évidence de sa présence aux autres, matérialisée ici par l'espace originel de la famille, ou la communauté naturelle des autres femmes. Mémoires et autobiographies ne se définissent alors pas seulement par le sentiment temporel d'une continuité personnelle au travers d'événements chronologiques, mais aussi par une mémoire des lieux où s'affirme l'évidence de sa présence au monde. Pour reprendre l'expression du philosophe Jean-Pierre Carron, l'écriture de soi peut être perçue non pas comme le support d'une introspection, mais comme la reconstruction par l'écriture d'une évidence de sa présence au monde, faisant de l'autobiographie « un lieu [...] pour habiter pour habiter le monde⁸⁷ ».

Dès lors, la question de l'authenticité du texte se modifie. L'autobiographie, quel qu'en soit l'auteur, pose toujours la question de l'historicité des formes du rapport à soi, et cette question est peut-être plus intéressante encore si l'on a à faire à un faussaire, à un scripteur capable de produire un pur artifice, révélant le modèle crédible de ce que peut être une écriture de soi pour les contemporains.

⁸⁴ Un procédé similaire de mise en abyme de soi à la fois attestant la mémoire collective et attesté par elle se retrouve dans la description de l'arlésien François Rebatu se remémorant en train d'observer les ruines d'Arles, instruit par le récit des « vieillards » de la cité (Isabelle Luciani, « *J'ai donc prins la teste de ce sepulchre ... Du monde souterrain à la ville des vivants : le Recueil de quelques monuments et pièces de l'antiquité... de François Rebatu (1655)* », in Jean-Noël Pelen (dir.), *La quête des ancêtres. Le monde alpin et rhodanien*. Musée dauphinois, Grenoble, 2009, p. 23-37, plus particulièrement p. 36-37).

⁸⁵ Comme l'on déjà souligné Gaston Bachelard puis Claudine Giacchetti, dans le « nid » originel de l'enfance, le temps s'abolit et tout parle le langage de l'intime. Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 86-87. Les souvenirs d'enfance évoqués par Regula Engel au début des mémoires relèvent d'ailleurs de ces impressions corporelles du nid, ce sont des sensations presque animales de bien-être et de sécurité, par exemple les réminiscences, après s'être presque noyée, d'un « bon lit », d'un « lit chaud », à l'« influence bienfaisante sur mon corps » (Jean-Jacques Fiechter, *L'Amazone...*, *op. cit.*, p. 31).

⁸⁶ Cf. Howard Becker, « Notes sur le concept d'engagement », *Tracés*, 2006/2 (n° 11), p. 177-192.

⁸⁷ Jean-Pierre Carron, *Écriture et identité. Pour une poétique de l'autobiographie*, Bruxelles, éditions Ousia, 2002, p. 104-105.